

Suzette Hébert-Downey
La peinture... pas un hobby

Agathe Camiré et Joanne Morin-Corbeil

Numéro 40, automne 1986

Les arts, les artistes et l'économie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43435ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Camiré, A. & Morin-Corbeil, J. (1986). Suzette Hébert-Downey : la peinture... pas un hobby. *Liaison*, (40), 30–30.

par Agathe Camiré et
Joanne Morin-Corbeil

Lorsque je l'ai finalement rejointe au téléphone et lui ai expliqué sommairement l'objet de mon article : démontrer comment, en tant qu'artiste franco-ontarienne, elle réussissait à vivre de son art, elle m'a répondu : « Je ne vis pas, j'existe... ».

Survivre financièrement en tant qu'artiste en Ontario, ce n'est déjà pas facile, mais choisir d'exercer son métier dans une ville de 3 000 habitants, perdue dans l'bois, dans le Nord-Est de l'Ontario, ça relève du rêve. C'est la vie que Suzette Hébert-Downey a choisie. Originnaire de Hearst, elle déménage à Longlac avec son mari en 1978. L'isolement de Longlac est tel que lorsque j'ai demandé à la téléphoniste de Bell Canada le numéro de Suzette, elle m'a informé que Longlac ne figurait pas dans son répertoire. Elle n'a pu me renseigner, même après lui avoir dit que c'était dans le Nord de l'Ontario, entre Hearst et Gèraldton. Suzette peint depuis près de vingt ans. « Au fond j'ai toujours été une barbouilleuse », dit-elle. C'est en 1969 qu'elle s'y consacre à plein temps et qu'elle commence à vendre ses toiles. « Avant, c'était plus un passe-temps ».

Elle est une des premières, sinon la première artiste originaire du Nord, à monter des expositions dans la région de Hearst. Comme il existait aucune galerie d'art permanente à la fin des années 1970, elle louait une chambre de motel pour une semaine et invitait les gens, par l'entremise d'annonces publicitaires dans les journaux locaux, à venir voir ses œuvres. Ainsi, pendant quatre ans, deux fois par année, elle faisait une tournée des villes du Grand Nord : Timmins, Kapuskasing, Hearst, Thunder Bay...

Porteuse d'un rêve, Suzette connaît des moments uniques lorsqu'elle et son mari débutent la construction de sa galerie d'art. Celle-ci n'est pas sitôt terminée que son rêve se transforme en cauchemar. Son compagnon meurt subitement et Suzette se



Les touristes, plus que la population régionale, lui achètent les tableaux de Suzette Downey. (Photo: J. Corbeil-Morin)

retrouve dans une situation financière précaire; elle éprouve aussi une solitude accablante. Il semblait inconcevable pour ses proches qu'elle complète la construction de sa galerie dans cette région reculée. Pourtant, avec entêtement et courage, elle y parvient et inaugure officiellement sa galerie le 26 juin 1982.

Elle a pourtant connu la crainte, voire la peur. « Je me sentais comme la corde étirée d'un violon prête à rompre, mais c'est la peinture qui m'a permis de continuer... Suzette précise que c'est à ce moment-là, cependant, que les gens ont commencé à la prendre au sérieux. « Ils comprenaient enfin que, pour moi, la peinture était une raison d'être et non seulement un hobby ». À savoir si c'est important pour elle que les autres aiment ce qu'elle peint, elle répond qu'avant le décès de son mari, elle peignait pour elle-même. Aujourd'hui, c'est différent; elle se sent très vulnérable face aux critiques, car, en fin de compte, c'est sa survie qui en dépend. « Heureusement que j'ai d'autres revenus que ceux de ma galerie car je n'arriverais pas à joindre les deux bouts », avoue Suzette. L'été, les affaires sont assez bonnes. Contrairement à ce qu'on peut penser, les touristes sont relativement nombreux et ce sont eux, plus que la population

locale, qui achètent des tableaux. L'hiver, toutefois, les coûts d'entretien sont plus élevés et il est difficile d'en assumer les frais. C'est pourquoi, l'hiver prochain, Suzette fermera les portes de sa galerie, pour les rouvrir au printemps. Elle continuera néanmoins, comme elle le fait depuis plusieurs années, d'exposer ses œuvres dans la région, principalement à Thunder Bay.

« Je passe une période difficile, dit Suzette, mais je n'ai nullement l'intention d'abandonner. Je suis entêtée, je sais que je vais m'en sortir. » Et elle en a pris les moyens. Elle vient de vendre sa maison et s'est nichée dans un coin de sa galerie. Elle s'est inscrite au Collège Confédération, de Gèraldton, et parcourt ainsi une trentaine de milles, matin et soir, pour suivre des cours de perfectionnement. Elle songe éventuellement à prendre des cours de sérigraphie ou de photographie, « ce qui compléterait la peinture », dit-elle. « Aussi, peut-être pourrais-je un jour enseigner à temps partiel; financièrement, ce serait plus facile, car ce qui est difficile avec la vie d'artiste, c'est qu'elle n'offre aucun revenu garanti. »

« Je ne veux pas que tu donnes l'impression dans ton article que je suis pessimiste », insiste Suzette Hébert-Downey. « Je ne suis pas une lâcheuse. Ça fait cinq ans que je vis seule, et plus d'années encore que je travaille dans ce coin perdu; c'est la preuve que je suis sérieuse et que je veux réussir. En fin de compte, tout ce que je veux, c'est vivre de mon art! » □

Joanne Corbeil-Morin est bibliothécaire au Collège universitaire de Hearst tandis qu'**Agathe Camiré**, responsable des publications à la Fédération des études canadiennes, est membre du Comité de rédaction de la revue *LIAISON*. Ce témoignage a été inspiré d'un article paru dans *Femmes d'action, la revue des femmes francophones vivant en milieu minoritaire*, publiée par la Fédération nationale des femmes canadiennes-françaises, édition de juillet-août 1986.
